

LES USAGES SOCIAUX DES CONCEPTS : LE CAS DE LA « SHERWOODISATION »

Par Jean Blairon

La production des concepts, ou, pour parler le langage de la sociologie de l'acteur-réseau, des « créatures de laboratoire », n'est pas coupée de la société dans laquelle elle s'effectue. Leur fabrication peut être déterminée au moins partiellement par la position sociale du producteur, mais, surtout, les effets que le concept va produire dans le corps social sont partiellement dépendants du champ de forces dans lequel le concept va être introduit comme « agent actif »¹ et avec lesquelles il va interagir.

D'où la nécessité d'une vigilance critique particulière lorsque le concept concerne des positions sociales peu favorisées. Nous avons donné un exemple de ce type de travail à propos du concept de « droits culturels »² qui fait l'objet d'un intense travail d'insertion et de propagation dans la société d'aujourd'hui.

Le concept, en tant qu'agent potentiellement actif, est souvent activement promu par des « techniciens d'insertion » qui visent à faciliter son **adoption pratique** par les agents du champ concerné.

Dans le champ social, le « concept » de « sherwoodisation » fait ainsi l'objet d'un important travail d'insertion. Le *JDJ* vient par exemple d'ouvrir ses colonnes à ce propos à B. Van Asbrouck, chercheur et conseiller général au Forem. Le Forem en Région wallonne (Actiris en Région bruxelloise) est le service public chargé de la politique d'activation et, bientôt, de la politique de contrôle des demandeurs d'emploi dans le cadre de la Réforme de l'Etat – politique de contrôle à laquelle il collaborait déjà partiellement via le transfert d'informations automatisé vers le Service fédéral de contrôle, l'Onem.

C'est dire que nous nous trouvons bien en l'occurrence face à un « concept » candidat à une ferme insertion comme agent actif dans les politiques d'emploi.

Nous voudrions mettre ici ce concept en perspective critique par rapport aux effets possibles de son insertion dans le champ de forces actuel. Ce faisant, nous ne prêtons nullement à ses inventeurs l'intention de produire **ces effets-là** ; leurs intentions leur appartiennent et c'est à eux qu'il revient de les expliciter ; nous voulons seulement nous interroger sur certains effets possibles d'un usage social de ce concept, tels qu'ils sont au moins partiellement prévisibles.

1 La sociologie de l'Acteur-Réseau (S.A.R.) considère les « inventions de laboratoire » (dont les concepts) comme actives dans nos vies quotidiennes ; à ce titre, elles peuvent être considérées comme des « actants », voire mériter le nom d'« agents ».

2 Cf. J. Blairon et J. Fastrès, « L'usage social des théories : l'exemple des « droits culturels » », in *Intermag.be, Analyses et études*, 2013 (www.intermag.be/419).

UN « CONCEPT » TRÈS (TROP) PROTÉIFORME

La contribution de B. Van Asbrouck s'intitule « Sherwood. Quand les citoyens quittent la cité. »³

Le titre ne contient ni guillemets ni point d'interrogation ; il est pleinement affirmatif.

L'auteur expose de façon détaillée les origines et décrit les dimensions de ce « concept » présenté comme novateur, supposé capable de rendre raison des comportements des citoyens qui choisissent de « quitter la cité » [dans le cours du texte, nous citerons avec des guillemets des extraits de l'article ; dans ce cas, nous les ferons suivre de la pagination correspondante]. Parmi ces citoyens, de nombreux jeunes, à propos desquels l'auteur entend décrire « où, de quoi, comment (ils) vivent » (p. 24).

Mais le concept de « Sherwood » (permettant de décrire des comportements de « sherwoodisation », ou « d'entrée en Sherwood ») se révèle à la lecture extrêmement protéiforme.

- Au départ, il s'agit d'une manière de canular : à l'origine, un groupe d'experts de services publics et de chercheurs universitaires constate⁴ un problème statistique ; en comparant plusieurs sources, un écart important se révèle : deux puis cinq millions de personnes ont « disparu » de certains comptages en Angleterre ; une plaisanterie les situe « dans la forêt de Sherwood » (p. 24), sans autre forme de procès.
- De façon curieuse, la plaisanterie est adoptée collectivement et change de statut : elle va devenir un « concept prospectif » (p. 24), qui va être nourri et balisé « par touches successives » (ibidem) - on peut se demander de quels types d'éléments sont composées ces « touches ».
- Un doute est levé (mais comment ?) : l'explication de l'écart statistique peut en effet être imputée aux statistiques d'Etat elles-mêmes, qui, on le sait, n'enregistrent que ce qui entre dans leurs « catégories » et font parfois l'objet de bien des distorsions (ou manipulations) ; l'auteur reconnaît que ce doute « a été longtemps difficile à lever » (p. 24), mais reste des plus discret sur ce qui aurait permis d'écarter cette hypothèse.
- A ce stade, le concept est devenu un concept meilleur que des concepts plus étayés scientifiquement (sic) : par rapport au concept de désaffiliation de R. Castel, par exemple, dont l'auteur reconnaît la robustesse, le groupe a déclaré rester attaché au terme « barbare » de « sherwoodisation » qui « ouvre des perspectives nouvelles » (p. 24) ; on peut s'étonner de ce qu'un groupe de chercheurs préfère un concept moins bien étayé scientifiquement, mais qui « ouvre des perspectives » : le moins que l'on puisse faire est de se demander de quel type de « perspectives » on parle ? Plus compatibles avec les politiques néo-libérales que l'Europe « invite » les experts de services publics qui composent le groupe à mener ?
- In fine, le « concept » (décrit comme mouvant, avec des frontières « osmotiques » (p. 25)) devient une réalité descriptible, située, une « réalité réelle » : celle d'un « choix **conscient et volontaire** de quitter la cité pour enfin vivre sa vie » (p. 25).

Même si on peut reconnaître à l'activité scientifique une parenté avec le bricolage ou la « pensée sauvage », on reste un peu interloqué devant cette manière d'appréhender et de rendre raison d'une réalité sociale...

3 Publication dans le n° 341 du *Journal du Droit des Jeunes*, janvier 2015.

4 Le « laboratoire » est ici, on l'imagine, un de ces hôtels où peuvent se tenir ces rencontres trans-nationales financées par les pouvoirs européens.

Sherwood : des composantes et des sens hétéroclites

L'étonnement ne diminue pas lorsque l'on cherche à comprendre le périmètre que ce terme entend cartographier.

Cette forêt de Sherwood d'un nouveau genre est située « dans la ville », elle y est « une sorte d'archipel qui échappe aux cartographes. En effet Sherwood se vit, mais ne se voit pas » (p. 25).

Là, il faut craindre l'activité d'un sophisme, couramment appelé « preuve par la thèse » : « Sherwood » ne se voit pas, mais est une manière de vivre... précisément définie par le groupe qui a inventé le « concept ».

Cette nouvelle façon de vivre est en outre attribuée à des groupes sociaux pour le moins hétéroclites. On trouve en effet « en Sherwood » des catégories très diverses, sans qu'on puisse identifier ce qui fonde leur appartenance (« consciente et volontaire ») au « type »...

- Des citoyens soumis à des processus de désaffiliation, souvent jeunes, qui « ne se reconnaissent plus dans le fonctionnement, les règles, les imaginaires, de notre société de marchés ; s'offrent la liberté d'en créer une autre plus proche de leur éthique » (p. 24) ; l'auteur va jusqu'à affirmer « Il ne faut pas confondre précarisation et « Sherwoodisation » même si les processus adaptatifs que les précaires développent vont les amener à choisir (*sic*) Sherwood qui leur offre un potentiel d'avenir bien plus vaste que celui des contraintes de plus en plus vives de la société salariale » (*re-sic*) (p. 25).
- Des membres de « la galaxie des « alter » (altermondialisme, alterforum, société civile, indignés, etc.) se retrouvent dans ce « lieu spontané et peu structuré » (p. 25). Là, la forêt sherwoodienne se peuple tout à coup : les membres de la « société civile » représentent tout de même beaucoup de monde ! Pour l'auteur, en effet, les expérimentations de « pratiques nouvelles du vivre ensemble » « offrent dans le réel des échappatoires au marché tout puissant. L'emploi, comme objet de marché, y perd de sa pertinence » (*rere-sic*) (p. 25).
- Même les grands patrons en sont, comme le patron de Danone : « Certains sont en Sherwood par le haut même s'ils ne s'y estiment pas. Ils sont pris dans un système d'appartenance qui les rend étrangers dans leur propre pays. C'est la partie dorée de l'archipel Sherwood, où une organisation humaine, affranchie des frontières et des lois nationales, se met à créer les conditions de vie, d'avenir, de sécurité etc. d'une élite interne. » (p. 27).

Sherwood permettrait à ces groupes d'inventeurs de « se reconnaître » (p. 26) (sans que l'on voie sur quoi cette reconnaissance se fonde ni sur quoi elle débouche, sauf à étendre la force du « concept » à l'infini...).

Manquent toutefois à l'appel de cette population bigarrée... les agents des services publics. N'y aurait-il jamais chez eux de « perte de croyance au système » (p. 27) ou de « décrochage à bas bruit » (p. 24) ?

A moins que toute cette production conceptuelle, par des experts des services publics, précisément, ne constitue la projection sur d'autres de leurs contradictions, lorsqu'ils se découvrent agents d'un système qu'ils réprouvent sans le combattre ni le quitter ?

On ne peut que penser dans ce contexte à l'analyse que P. Bourdieu faisait des effets de la « schizophrénie d'Etat » sur les agents « de la main gauche » de celui-ci :

« On comprend que les petits fonctionnaires, et tout spécialement ceux d'entre eux qui sont chargés de remplir les fonctions dites « sociales », c'est-à-dire de compenser, sans disposer de tous les moyens nécessaires, les effets et les carences les plus intolérables de la logique du marché, policiers et magistrats subalternes, assistantes sociales, éducateurs et même, de plus en plus souvent, instituteurs et professeurs, aient le sentiment d'être abandonnés, sinon désavoués, dans leur effort pour affronter la misère matérielle et morale qui est la seule conséquence certaine de la *Realpolitik* économiquement légitimée. Ils vivent les contradictions d'un Etat dont la main droite ne sait plus, ou pire, ne veut plus, ce que fait la main gauche, sous la forme de « doubles contraintes » de plus en plus douloureuses : comment ne pas voir, par exemple que l'exaltation du rendement, de la productivité, de la compétitivité, ou plus simplement, du profit, tend à ruiner le fondement même de fonctions qui ne vont pas sans un certain désintéressement professionnel associé, bien souvent, au dévouement militant ? »

Les **sens** attribués à la Sherwoodisation relèvent tout autant de l'auberge espagnole.

Tantôt « Sherwood » est le symptôme que des citoyens « quittent la cité » ; tantôt la forêt au peuplement aussi nombreux qu'imaginaire constitue une « nouvelle cité » (p. 26), sans exclure non plus que « la forêt se fera mort de la cité », agissant à la manière d'un « cancer sociétal » (p. 28)...

Mais de quelle cité parle-t-on ?

Là aussi, nous aurons droit à bien des définitions : « le système », la « société salariale », le « vivre ensemble »...

Nous avons donc affaire à une « hypothèse explicative » qui peut tout expliquer, convenir à tous (qui n'y retrouverait pas une de ses manières de voir le monde ?) et c'est précisément là que le bât blesse le plus : nous nous trouvons face à ce qu'Emile Servais appelle un **message flottant**, susceptible de toutes les interprétations et dont le sens final sera tranché par le plus fort⁵.

De cette manière, ce « concept » rejoint l'idéologie capitaliste du consensus (qui prétend que, tous, ouvriers, patrons et actionnaires « sont dans le même bateau » face à la concurrence mondialisée, etc.), puisque se côtoient « en Sherwood » ceux qui ne se reconnaissent plus dans la société de marchés... et ceux qui la conduisent : tous inventeurs – et de toutes façons, « il n'y a pas de « coupable » à cette situation. » (p. 27)

Les utilisateurs du concept pourront donc se trouver de tous les côtés à la fois, servir toutes les causes et espérer renforcer ainsi leur propre position ? Il reste qu'évacuer totalement la dimension conflictuelle de la situation (« il n'y a pas de coupable ») peut étonner, y compris par rapport aux connotations que véhicule le terme même de Sherwood...

Haro sur le travail

Il est cependant une composante de la vie en société qui fait l'objet, dans l'article que nous examinons, de connotations toujours négatives : c'est le travail salarié.

Il est utile d'examiner ces affirmations de manière exhaustive.

Sherwood offre ainsi « un potentiel bien plus vaste que celui des contraintes de plus en plus vives de la société salariale » (p. 25).

En Sherwood, « l'emploi, comme objet de marché, [...] perd de sa pertinence » (p. 25).

5 E. Servais, « Eléments d'analyse sociologique des pratiques d'accompagnement », *Handicap et politique*, dir. Eric Bockstael, éd. **Equi**page, Bruxelles, 1993.

La cité nouvelle « inaugure de nouvelles modalités du vivre ensemble souvent en rupture avec les us et coutumes de la société salariale » (p. 26).

« L'emploi, de par les droits qu'il véhicule, est censé améliorer les conditions de vie et l'intégration sociale. Les « *Working poor* », en forte progression aujourd'hui, et particulièrement chez les jeunes, jettent un discrédit cinglant à cette imagerie. » (p. 26)

« Le travailleur pauvre n'a d'autre intérêt qu'à trouver une autre situation, car la sienne le fait souffrir au quotidien ». (ibidem) - heureusement, la forêt de Sherwood lui tend les bras !

« Des circulations parallèles à l'emploi et à l'intégration socio-économique se construisent sans bruit dans un monde « *underground* » qui capte toutes les misères de la terre. Mais, contrairement à ce que pense une certaine « *morale bourgeoise* », ce monde n'est pas infrahumain. Il l'est pleinement dans la mesure où il construit le monde qui lui fait sens et volupté. » (p. 26)

« Car avec ce qu'ils savent et ce qu'ils peuvent faire, les jeunes ne supporteront plus longtemps la galère de l'emploi et les contraintes comportementales que la société salariale fait de plus en plus peser sur eux. » (p. 28)

Cette longue suite de citations révèle que les groupes hétéroclites qui composent l'imaginaire « Sherwood » ont en fait un point « commun » aux yeux de l'auteur : le fait de « vouloir » se situer à côté de la société salariale ; c'est effectivement le cas, selon lui, des personnes en voie de désaffiliation, d'un certain nombre d'« alter », chantres de l'activité épanouissante en lieu et place du travail, et c'est aussi le cas, bien entendu, de ceux qui détruisent le travail au nom d'un hyper-capitalisme et de leur profit personnel (comme le PDG de Danone cité plus haut).

On serait toutefois tenté de se demander si cette liste ne comporte pas un terme intrus. Pour avoir interrogé longuement une bonne trentaine de jeunes appartenant à la première catégorie⁶ (et pour en fréquenter quotidiennement depuis plus de vingt ans), nous sommes bien forcé de noter qu'**aucun d'eux** n'a exprimé vouloir sortir de la société salariale, même s'ils la vivent souvent comme une forteresse qui se veut injustement inexpugnable.

B. Van Asbrouck trouve un peu trop rapidement confirmation de sa thèse lorsqu'il cite ce témoignage :

« Et Sherwood, n'est-ce pas justement un désir de citoyenneté véritable (repérable aussi chez les grands patrons ou spéculateurs qui habitent Sherwood sans le savoir ?). Est-ce que le fonctionnement du marché du travail et des politiques actives de l'emploi ne sapent pas justement cet espoir de citoyenneté que les jeunes portent, ce qui fera dire à l'un d'entre eux à sa référente Forem : « *je sais que le système ne me veut plus, mais moi non plus je n'en veux plus de ce système* ». (p. 28)

Mais est-on sûr qu'il s'agit, sous les mots de « système » du « grand intégrateur » qu'est le travail (pour reprendre ce terme de Castel) ? Ne peut-il s'agir au contraire du mélange honteux d'aide et de contrôle qui leur est imposé et qui a surtout pour effet de priver de nombreux jeunes d'une aide sociale, dans le contexte d'une violation systématique de leur droit « à un travail librement choisi ou accepté » ?

Nous n'avons pas rencontré, dans notre longue enquête, de jeunes qui ne veulent plus de leurs droits **en tant que tels** ; nous en avons par contre trouvé qui étaient bien conscients que le « droit » qu'ils pouvaient « solliciter » entraînerait de telles contraintes (voire de telles sanctions) que leur vie en serait rendue bien plus pénible encore, surtout au niveau matériel... Pour trop d'entre eux, une funeste équation se construit : plus de « droit » à « l'aide » égale plus de pauvreté garantie...

6 Cf. *Ce qu'ont à nous apprendre les « NEETs », Politiques sociales et violence symbolique*, recherche commanditée par l'Observatoire de l'enfance, de la jeunesse et de l'aide à la jeunesse (OEJAJ) : www.oejaj.cfwb.be/index.php?id=11412.

Les effets possibles de l'usage social de cette théorie

Le concept de désaffiliation forgé par Robert Castel⁷, certes moins « prometteur » que le protéiforme Sherwood, avait au moins le mérite de pointer vers des politiques **claires et possibles** : obliger les « désaffiliés par le haut » à contribuer à la redistribution des richesses, partager le temps de travail, renforcer les protections sociales, fournir des supports individualisés pour permettre à chacun de se construire dans un environnement très compétitif...

Nous avons nous-mêmes, en écoutant les jeunes « NEET », élaboré des propositions précises dans cette perspective : nouvelles modalités du travail social, prise en compte des épreuves affrontées par les jeunes autres que dans le domaine strictement professionnel, abandon des mensonges et des violences de l'Etat Social Actif...⁸

C'est là que nos plus grandes craintes se font jour : vers quelles politiques pointe le concept de Sherwood ? Dans la mesure où tout le monde s'y retrouve, qu'il n'y a pas de « coupables » (et donc pas davantage d'adversaires), dans la mesure où « l'entrée en Sherwood » est fantasmée comme un choix, une décision volontaire, et comme une décision d'abandon de la « cité du travail », ne va-t-on pas trouver là une justification toute prête à l'abandon programmé de l'aide et de l'assistance sociales ? Il suffit de voir ce que produit aujourd'hui la limitation dans le temps des allocations d'insertion et d'observer qui l'a promue, la promet encore, s'y oppose ou ne s'y oppose pas... Le retour du thème de « l'allocation universelle », qui constitue aussi une attaque de la logique des droits conquis par les mouvements ouvriers, paraît s'ancrer dans le même terreau, avec les mêmes dangers sociaux⁹. Le concept de « Sherwood » pourrait justifier, par le désir qu'il prête à ses « habitants », la déstructuration de ces acquis.

Il y aurait en tout cas une grande obscurité à construire une vision fantasmée d'un bonheur sherwoodien **pour les autres**, à partir d'une position bien établie et bien garantie, pleinement inscrite quant à elle dans les avantages hypocritement déniés de la société salariale...



Pour citer cette analyse

Jean Blairon, « Les usages sociaux des concepts : le cas de la « sherwoodisation » », *Intermag.be*, [en ligne], Analyses et études RTA asbl, mars 2015, URL : www.intermag.be/505.

7 Cf. notre Carnet « La désaffiliation : un concept pertinent pour les politiques jeunesse ? », in *Intermag.be*, www.intermag.be/robert-castel-la-desaffiliation-un-concept-pertinent-pour-les-politiques-jeunesse.

8 Cf. notre recherche citée supra.

9 Matéo Alaluf a réalisé une brillante déconstruction de ce thème « progressiste » : cf. M. Alaluf, *L'allocation universelle, Nouveau label de précarité*, Mons, Couleur livres, 2014.